

sur la berge occidentale de l'île, profondément occupés, absorbés à pêcher.

Et ça mordait bien !

Et les pêcheurs ne cessaient de décrocher les malheureux poissons qui venaient se prendre à l'amorce trompeuse, et de les jeter tout frétilants dans l'herbe verdissante du bord de l'eau, au pied d'un gros arbre.

La capture, par Emery, d'un poisson plus gros que ceux déjà pris, amena de la part de Frédéric la blague suivante, qui égaya tout le monde.

— Il y a deux ans, dit-il, j'étais venu jusqu'aux chutes du Niagara, en compagnie d'autres du fort Frontenac, rencontrer un parti de chasseurs revenant des pays d'en haut avec le produit de leur chasse de l'hiver précédent.

— A la halte qui eut lieu en cet endroit, j'eus le loisir de faire un brin de pêche.

— J'avais emprunté le canot d'un sauvage, et jusque dans les remous et les bouillonnements de la rivière je vins très près des chutes. Tout-à-coup je reçois une secousse, ma ligne se tend, et voilà que le poisson qui s'était pris à mon filet, se dirige vivement vers la grande cataracte, me remorquant derrière lui. Vous pouvez croire si j'étais excité, car si je ne coupais pas ma ligne immédiatement, je courais le risque de m'enfoncer sous le grand rideau liquide du Niagara. Mais pour couper ma ligne il fallait un couteau, et je n'en avais pas. Il y avait bien la ressource d'abandonner la partie, mais j'aurais rougi comme un sauvage à ma rentrée au camp sans poisson et sans ligne. Heureusement, je pensai à donner du jeu à mon puissant remorqueur. Si c'est pas une baleine, me disais-je, ça doit être un fier animal !

— Je déroulais du fil en plein, mais pendant ce temps nous allions toujours bon train. Enfin à mon grand contentement je m'aperçois que ça ne tirait plus aussi fort.

— Bon, que je me dis, je m'en vas hâler le marsouin. Ma parole, vous ne devinez jamais ce qui arriva ?...

Emery et Paul-Léon oubliant le caractère hâbleur de leur ami, l'écoutaient bouche bée.

— Non, dirent-ils ensemble. Qu'advint-il ?...

— Eh bien !... Tout d'un coup une masse énorme sortit de l'eau et monta... monta... vers le haut de la chute. C'était mon animal qui cherchait la fuite de cette façon. Mais il ne pouvait jamais sauter si haut !... Croyant, sous l'impression du moment que ma prise m'échappait, j'eus la présence d'esprit de donner un bon coup sec sur ma ligne, ce qui eut pour effet d'arrêter le poisson dans son essor ascensionnel... et... naturellement il retomba...

— Dans l'eau ? fit Paul-Léon.

— Non, dans mon canot, où je l'assommaï à coups d'aviron, et fier de mon coup je retournai au camp.

— Sacrebleu ! s'écria Emery vexé, comprenant que l'éternel gouailleux venait de leur en conter une.

Paul-Léon avait l'air dépité, pendant que le rire sonore de Frédéric retentissait cinq bonnes minutes. Après cela il y eut un moment de silence.

Les deux amis boudaient Frédéric.

Mais le moment de souper ramena bientôt la bonne humeur.

En surveillant la cuisson de leur poisson Paul-Léon chantait :

Nous allons manger du poisson,
Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
Manger tous les trois comm' des bons,
Fritaine, friton, friton, poëlon,
Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
Frit au beurre et à l'ognon !

Après le repas, autour du foyer mourant, ils firent la causette en fumant la pipe ; puis les pêcheurs songèrent à réintégrer le poste français.

Ils cheminèrent lentement vers l'endroit où ils avaient amarré leur radeau. La fraîcheur exquise du soir vivifiait, et les trois compagnons sentaient leurs poitrines se dilater à son contact bienfaisant...

Emery marchait en tête, muni de l'arme à feu, car une rencontre dangereuse, soit de bipède ou de quadrupède, pouvait se présenter.

Paul-Léon suivait, ayant Frédéric sur ses talons.

Arrivés au bord de l'eau, Emery eut une exclamation de surprise : le radeau avait disparu !

— Nous ne l'avons pas attaché assez bien, peut-être ? dit Paul-Léon.

— C'est ça, dit Frédéric, et l'action du courant ou du remous aura délié la corde ou l'aura usé par un frottement soutenu....

— Ta ! ta ! ta ! dit Emery. C'est moi qui ai attaché le radeau, et je vous assure que j'avais bien fait mon ouvrage.

— Qu'est ceci ? remarqua Frédéric, ramassant à ses pieds un petit bout de corde.

— Le lien qui retenait captive notre embarcation, dit Emery.

Il le prit et l'examina. Un instrument tranchant l'avait coupé net.

Les trois amis se regardaient l'un l'autre, stupéfaits

Qui avait ainsi coupé la corde du radeau ?

Emery avait vite débattu un plan en sa cervelle féconde en ruses et stratagèmes.

— Mes vieux, dit-il, au moment où je vous parle, j'en parierais le plus beau de mes poissons, il y a une paire d'yeux qui nous épient. L'on n'a pas envoyé notre embarcation à la dérive sans raison. Un intérêt réel existe pour cela, et nous devons tenter un effort pour le connaître... il y va peut-être de nos jours...

— Que veux-tu dire ? demanda Paul-Léon.

— Je ne sais pas encore quel danger nous devons appréhender, car danger il y a, répondit Emery, mais vous n'ignorez pas que, depuis quelque temps, les Tsoungontouans et certaines *peaux-brûlées* se conduisent avec insolence et préfèrent des menaces contre le chantier du *Griffon*, disant qu'ils vont le détruire...

— Tes paroles sont vraies, dit Frédéric, et tu en conclus ?

— J'en conclus pour le moment, qu'un motif existe de retarder notre rentrée au camp, et qu'il importe beaucoup que nous sachions ce que c'est...

— Que proposes-tu ? fit Paul-Léon.

— Ecoutez bien !... voici mon idée !... Vouloir gagner la pointe nord de l'île serait donner en plein traquenard... deux ou trois hommes armés pourraient nous y tenir cois sous les canons de leurs fusils, puis nous garrotter... tandis que si vous voulez m'écouter, je crois qu'il sera possible de déjouer les plans de l'ennemi.

— Voyons donc, dit Frédéric.

— Je vais me diriger vers le sud, m'enfoncer sous bois le premier, continua Emery. A cinquante pas derrière moi viendra Paul-Léon ; et toi, Frédéric, muni du fusil, tu seras l'arrière garde !... tu nous suivras à reculons... Si quelque chose de suspect se présente à tes regards vigilants, fais feu, puis rejoignons à la hâte !... Si l'un de nous est saisi inopinément, qu'il lance un "Sauvez-vous !" avertisseur. Je crois, assurément, qu'il faut être au corps de garde avant le jour !... un pressentiment me possède que nous et nos amis de la terre ferme sommes en danger !... Mon plan vous va-t-il ?

— Nous l'acceptons !

— Pars, dit ensuite Paul-Léon, à voix basse ; je te suis !

Les voilà partis dans l'ordre indiqué par Emery. Ils marchent avec précaution, se dissimulant autant que possible, passant vivement d'un arbre à un autre, se courbant derrière les buissons, les accidents de terrain, et, n'avançant qu'après avoir scruté du regard les environs immédiats... Mais l'obscurité s'épaissit, et les braves pêcheurs éprouvent une difficulté grandissante à se suivre à la distance convenue. Les ténèbres les forcent à se rapprocher un peu. Jusqu'à présent une solitude égale règne dans l'île, tranquillité qui pèse aux trois individus silencieux se glissant sous bois comme des fantômes !

Il n'y a que le grondement des cataractes éloignées ressemblant au mugissement sourd d'un mastodonte, qui trouble le calme du soir. Ce ronflement puissant domine les voix infinitésimales de la nature, le cri-cri des insectes, le bruissement des feuilles, etc, et exige chez les disciples de la ligne et de l'hameçon une circonspection raisonnée.

Ils avancent toujours, l'oreille tendue, prête à épier le moindre son insolite.

Soudain, une voix alarmée rompt le calme du paysage. Paul-Léon jette un retentissant "Sauvez-vous !" C'est tout ce qu'il peut articuler ; un baillon lui ferme la bouche.

Mais ce signal suffit ; l'avant et l'arrière-garde s'arrêtent surprises. Emery et Frédéric subissant alors une inspiration simultanée, s'élançant chacun dans un arbre voisin, et prennent refuge parmi les branches basses, et là, guettent de nouveaux développements.

Emery est à peine installé dans sa cachette aérienne, qu'il entend venir vers lui. Il écoute attentivement et perçoit un bruit de pas se rapprochant. Autant qu'il en peut juger, les êtres qui s'avancent sont au nombre de cinq ou six. Ils arrivent sous lui et s'arrêtent au pied de l'arbre qui le protège.

CHAPITRE V

COMLOT POUR LA DESTRUCTION DU GRIFFON

Une branche morte craqua deux fois sous l'arbre reculant Emery, puis, plus rien. L'homme de Tonty en retenait presque sa respiration dans la crainte qu'on ne l'entendit. Il avait beau écouter, il ne percevait plus aucun bruit suspect. C'est à ce moment critique, où un contrôle nécessaire de tous ses nerfs était impérieux, qu'une forte envie sternutatoire vint le tourmenter ; après des efforts héroïques, il en triompha, et à cet instant, des voix basses, un chuchotement mystérieux comme le souffle d'un zéphire, montèrent jusqu'à lui.

Emery connaissait un peu la langue Iroquoise, et par les bribes de phrases qu'il saisit, il eut l'intuition d'une machination organisée par un parti de sauvages pour la destruction du navire en chantier. On s'étonnait de ne pas avoir capturé les deux autres Français, malgré toutes les précautions prises à cet effet, et l'on ne pouvait s'expliquer leur disparition soudaine, mais ils ne sauraient s'échapper de l'île avant le coup prémédité contre le grand navire des blancs, pour le lendemain.

Emery en savait assez pour mettre Tonty sur ses gardes. Restait la question : Comment parvenir jusqu'au chevalier sans tomber en mains ennemies ?

Pour réussir, Emery fit appel à toutes ses facultés, et dressa, à tout hasard, son plan d'action.

— L'inconnu qui va m'environner dès que je serai en mouvement, pensait-il, m'obligera peut-être à modifier mon projet, changer un tantinet mes idées, mais il ne faut pas agir à l'aveuglette !... Je ne dois compter que sur moi-même... Paul-Léon est pris... Frédéric l'est peut-être aussi !... malheureusement, il a le fusil, qui me serait si utile... Allons ! mon plan est arrêté !... A l'œuvre et de la prudence !...

Il se mit à rire mystérieusement, alors que son esprit poursuivait son soliloque intérieur.

— Messieurs les Tsoungontouans, pendant que vous me cherchez en tous sens dans l'île, je serai à votre campement. J'essaierai de surprendre plus intimement vos secrets et je vous défie de me mettre la main sur le corps !...

Il se glissa à bas de sa retraite avec l'agilité silencieuse d'une hamadryade, et prit la direction de ceux qui s'étaient arrêtés sous son gîte.

Son projet comportait un détour qu'il s'empressa d'accomplir, y mettant autant de circonspection que l'exigeait la prudence.

— A présent, se dit-il, se signant et murmurant un *Ave Maria*, à la grâce de Dieu, et que la bonne Vierge me protège !... car je risque ma peau !

Ensuite, il se dirigea résolument vers l'endroit où l'ennemi devait être campé.

(A suivre)